

**LE FOND TÉNÉBREUX DE LA ROUTINE.
À PROPOS DES MORALES DU GESTE TECHNIQUE
AU TRAVAIL**

PAR

Marc BREVIGLIERI

Dans la rigueur du terme, la routine désigne un savoir-faire acquis dans une activité prolongée. Cela étant, le terme se divise bien vite en deux noyaux de sens : l'un renvoie à un geste accompli machinalement par habitude, l'autre à une séquence d'action visant un résultat inscrit dans une procédure technique. Mais dans ces orientations sémantiques, le savoir-faire reste la composante active de référence : toute routine se compose d'un savoir-faire. Au total, la routine configure un cadre axiologique à trois pointes : une pointe négative, signalant la tendance conservatrice et bornée du geste machinal, une pointe moins péjorative, désignant un agir périodique et techniquement utile, et enfin une pointe ouvrant un axe beaucoup plus heureux puisqu'il concerne une dynamique d'apprentissage et par là le lieu d'une connaissance et donc d'un savoir identifiable qui scelle une reconnaissance.

**1. LA POSTURE INQUIÈTE ET AMBITIEUSE
DES SCIENCES SOCIALES**

L'empêchement du souci sociologique

En nous intéressant au type particulier de littérature que forment les sciences sociales, l'apport d'un tel cadrage sémantique reste limité et trop schématique¹. Le triple axe de valeur relatif à la routine est bien plutôt « empêtré » dans l'his-

1. Je fais référence, comme dans le reste du paragraphe, au travail que Joan Savo-Debauge et moi-même menons sur les moteurs de l'enquête et de l'écriture sociologique (Breviglieri & Savo-Debauge, 2004).

toire du débat sociologique (Schapp, 1992), lui-même articulé aux remous institutionnels et de l'opinion publique. Un empêchement que traduirait plus exactement, comme nous l'avons par ailleurs montré, un « processus récuratif » entre des gestes d'alerte et d'apaisement relatifs à des phénomènes identifiés comme disposant de dangereuses propensions (Breviglieri & Stavo-Debauge, *op. cit.*). L'écriture sociologique ne s'est quasiment jamais déprise d'un certain souci politique et moral envers ses propres objets. La routine figure en bonne place parmi ces objets sociologiques, et particulièrement dans le domaine de la sociologie du travail. Elle se tient donc dans le va-et-vient d'un mouvement polémique et indécis allant d'une franche inquiétude, qui la caractérise diversement comme embrigadement, soumission ou aliénation, à un optimisme serain qui voit en elle le lieu de la facilitation de l'agir ou de la consécration d'un patrimoine identitaire fondée sur la reconnaissance d'une appropriation collective d'un savoir-faire technique.

Nous envisagerons donc les mouvements d'écriture qui conduisent à ces catégories engagées dans l'univers d'un débat ou celui d'une pensée. Mais notre investigation ne s'arrêtera pas là. Nous risquerions de la limiter, pour le dire simplement, à la seule description de deux sens qui s'opposent et voit se précipiter l'un contre l'autre ceux qui s'inquiètent de la rouinisation du travail, et ceux qui se réjouissent de la routine dans les activités, peut être même des pessimistes qui inclinent vers une technophobie résolue contre des optimistes technophiles. Pour donc aller un degré plus loin, nous spécifierons ces univers de pensée à partir non seulement de la « factuelité » qui déclenche le débat (Stavo-Debauge, 2003 et 2004), mais aussi en prenant au sérieux la production des *anticipations en forme de parabole* qui bornent, par extrapolation, ce dernier. Extrapolation nourrie par « l'imagination du social et du culturel » située à la conjonction de l'idéologie (dans sa fonction de légitimation d'un modèle) et de l'utopie (dans sa fonction d'exploration d'un autre modèle possible) (Ricoeur, 1997), et attestées dans le dessin de « tableaux de la société » établis dans la visée scientifique des sciences sociales (Thévenot, 2004).

C'est dans la tension générée par l'avènement perceptible d'un trouble ou d'une crise que se détèlent alors les « hantises » profondes depuis lesquelles s'irritent les pensées, se détachent les vagues d'inquiétudes et se forme l'écriture (Stavo-Debauge, *op. cit.*). Et c'est en contrepoint de ces hantises que notre réflexion trouve son sens, en cherchant à discerner l'assise morale des positions sociologiques avancées et à exhumer les figures du bien commun qu'elles mettent en jeu².

2. Ce travail visant à « exhumer » les biens communs et leur structure morale sur lesquels s'adosse, de manière souvent désinvolte, l'argumentation sociologique, conduit en quelque sorte à rapprocher la philosophie politique et morale du projet des sciences de la société. Comme le montre L. Thévenot, ces dernières ont originellement amorcées un mouvement de séparation de la philosophie politique en cherchant à passer « d'une interrogation sur les conditions de la paix civile et sur les modèles politiques susceptibles de préserver les biens d'une communauté humaine, à une recherche de régularités observables dans un ordre économique ou social » (Thévenot, *op. cit.*). Il s'agissait bien, dans ce cas, de s'affranchir de tout jugement de valeur, ce que rendait possible l'intervention d'un certain nombre d'opérateurs « pernicieux » comme, par exemple, la norme « qui invite à confondre, grâce à l'opérateur de la moyenne, la fréquence avec l'idéal » (*ibid.*).

de Marx, « l'épanouissement de la puissance humaine » et le « règne de la liberté ». À partir de là, il est entendu que chaque dommage portant atteinte à l'une de ces capacités agit négativement sur la dignité du travailleur, l'exposant, du même coup, dans les dimensions de sa fragile humanité.

À cet égard, la routine emporte avec elle un mal pouvant comparaître sur tous ces plans qu'ouvre l'anthropologie capacitaire de Marx : elle dessèche tout sens de la création, affecte la pleine conscience des choses et sous-trait l'acte à la volonté. C'est dans un tel sillon, si nettement tracé par Marx, que s'est logée une puissance inquiète nourrissant des travaux sociologiques extrêmement nombreux et variés. Qu'ils s'appuient sur un ressort défensif animé par un humanisme infiniment sensible à la dignité du travailleur, ou sur un ressort offensif fondé sur une critique de l'organisation sociale du travail où s'inscrivent des formes surnoises de domination, ces travaux convergent par leur souci commun à l'endroit de ce qui menace la réalisation des capacités humaines au travail⁵.

Mais avant de discerner sur quels points se divisent ces travaux, notamment à partir des différents faits qu'ils élèvent au rang de menace pour le travailleur, nous devons mieux comprendre pour quelles raisons la routine demeure au cœur du questionnement sociologique et continue d'alimenter des préoccupations d'ampleur variable.

Les deux gouvernements menacés par la routine

On trouve dans le « geste créateur des sciences sociales », consistant à rechercher « les régularités observables dans un ordre économique ou social » (Thévenot, 2004), toutes les raisons de faire de la routine un objet scientifique digne d'intérêt. Sa répétitivité apparente tire en effet l'analyse vers deux idées : elle semble venir d'une disposition du corps même (le corps incline par habitude à s'installer dans la routine) ou bien d'une instruction qui soumet l'agir à une forme de régularité (la routine exécutée alors une association contrainte de gestes). D'un côté, en tant qu'elle reflète une habitude prise par répétition stabilisée et partagée sur la base d'une socialisation collective, la routine paraît sous le sceau de l'habitus ou de la coutume, comme la représentation de propriétés communes incorporées. De l'autre côté, en tant qu'elle reflète un automatisme mécaniquement produit, elle se présente sous l'aspect de l'« action planifiée » (Thévenot, 1995a) introduite par un monde technicisé, elle extériorise ou dépose la technique (et ses plans) dans une série de gestes précis.

Mais malgré ce fort « potentiel de régularité », la routine s'est difficilement pliée à l'exigence d'objectivité scientifique voulant qu'une catégorie satisfaisante soit débarrassée de tout jugement de valeur (Thévenot, 2004). Que la routine ait

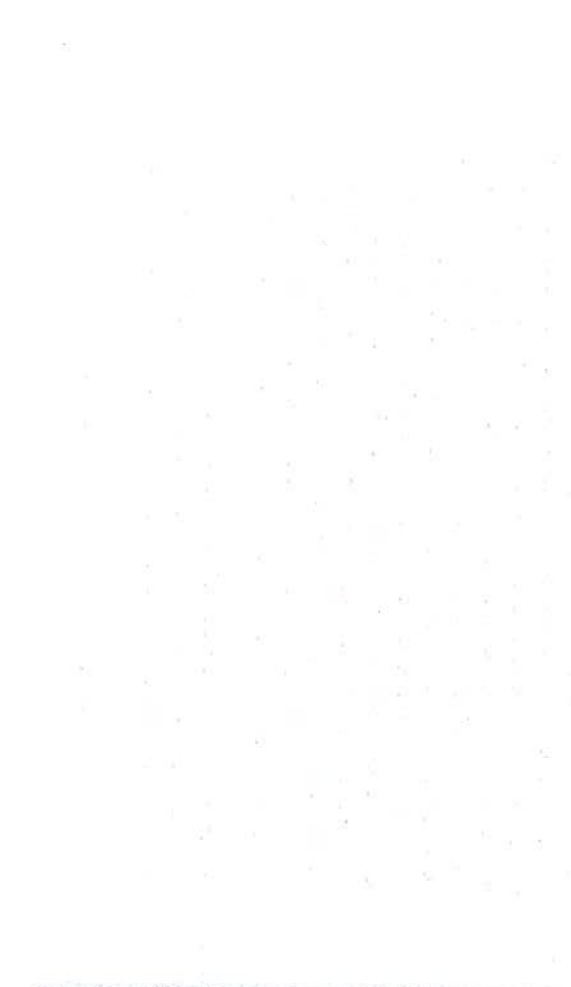
5. Un intérêt à ouvrir une œuvre aussi considérable que celle de C. Friedmann, ce à quoi nous nous attachons dans les pages qui viennent, réside dans le fait qu'elle oscille d'un ressort à l'autre, reflétant une évolution idéologico-politique entraînée par les épreuves et les bouleversements de son siècle. F. Vain démontre ainsi combien la crise idéologique et morale provoquée par la seconde guerre mondiale induisit chez Friedmann des ruptures dans l'usage des notions clés de sa sociologie, soulignant du même coup « la tension jamais résolue dans son œuvre entre un positivisme marxisant et un humanisme romantique » (Vain, 2004).

été une notion adoptée essentiellement par la sociologie du travail n'y est pas pour rien : elle recèle une inquiétude inaugurale dans la mesure où la sociologie du travail naît à la croisée d'une réflexion venant de la psychophysiologie, orientée vers la compréhension et le soin des pathologies et des souffrances en milieu industriel (Bidet, Pillon & Varin, 2000 : 81-86). Contrairement aux notions précédentes (*habitus*, coutume ou action planifiée), son usage est majoritairement resté emprunt de références critiques manifestes et d'appuis visiblement normatifs ; il semble instantanément mettre à l'œuvre une dimension inquiète sur les maux divers qu'elle implique et suppose. La routine conserve même une teneur sensiblement provocatrice, elle s'avance comme la pointe visible d'un débat profond qui conjoint deux questions cruciales : l'une relative au bon gouvernement du corps propre (où paraît la problématique de l'habitude), l'autre relative au bon gouvernement d'une civilisation technicienne (où s'identifie le problème de la démesure de la puissance technoscientifique à travers le machinisme et la bureaucratie).

Ces deux échelles de gouvernement sont à entendre de façon solidaire et dialectique : tout d'abord le corps indistinctement se sert et se met au service de la technique, ensuite, et de manière tout aussi réversible, il peut être médité à partir de l'image de la machine comme il peut lui-même nourrir l'imaginaire technique⁶. Or, et notamment dans le monde du travail, la routine reste un élément fondamental à partir duquel émerge cette dialectique puisant dans les métacatégories du corps et de la technique. Elle la laisse même parfois se déployer dans le sens d'un redoublement d'effets négatifs, provoquant des failles visibles jusqu'aux domaines de la politique et de la morale. C'est dans cet ordre d'idée que la sociologie du travail donne une singulière amplitude à la notion de routine, en la portant résolument jusqu'à un point où elle ébranle ces domaines-ci. Dans son excès, qui menace alors autant le gouvernement social du corps que celui de la technique, la routine est deux fois rapportée au mal : elle peut installer les maux de l'habitude dans la civilisation technicienne autant que d'ancre la dynamique artificielle du machinal et du procédural dans le corps. Dans la zone obscure où potentiellement s'active ce mal bifocal, l'on sent percer le double mouvement de fond qui anime la réflexion sur la routine : d'un côté elle se présente comme une souffrance, un tourment moral, qui toujours excède la douleur physique, de l'autre comme un acte répétitif mais pourtant humain, irréductiblement vivant bien que semblable au machinal.

Nous avons choisi de revenir sur l'œuvre de C. Friedmann précisément car elle ouvre un spectre qui, s'étendant, selon ses mots, de la biologie et de la psychologie de la personne à la civilisation technicienne, est susceptible de révéler aussi bien la surface vivante de la routine que sa profondeur morale. G. Canguilhem avait déjà remarqué que Friedmann attaquait, « de manière méthodique et doctrinale », la rationalisation des expériences de travail en invoquant trois stades successifs de réactions traduites, successivement, comme « résistance d'un donné vital, puis psychologique et enfin sociologique » (Canguilhem, 1947 : 123). Nous serons attentifs à ce nivellement, mais nous le replaçons le long des trois axes déjà évo-

6. Sur la parenté des techniques avec le corps, et plus largement avec les organismes vivants, voir Tibon-Cornillot, 1994.



Il faut envisager pleinement ce point critique pour bien voir émerger la face inquiète du constat qu'effectue Friedmann à l'issue de ses différentes observations de terrain sur les chaînes de travail de la grande industrie. C'est notamment dans les productions américaines de grande série, « mieux équipées pour le confort et le *day dreaming* que celles d'Europe, dans des ateliers plus aérés et plus salubres » (*ibid.* : 176), qu'il pointe le plus clairement un tel problème. Les travailleurs y ont tendance à refuser le changement, la polyvalence, et le passage ou la rotation d'un poste à l'autre (*ibid.* : 175), pour finalement désirer eux-mêmes se « fixer sur la chaîne » (*ibid.*). Friedmann parle du « milieu émotionnel du travail » comme d'un milieu où l'ouvrier développe une « préférence spécifique pour *tel*le machine » et se montre « mécontent d'être déplacé auprès d'une autre », quand bien même il serait favorablement orienté vers des « tâches créatrices et globales » (Friedmann, 1946 : 128 et 150).

Il y a bien, particulièrement dans l'environnement du travail industriel, une redoutable « attraction du *home* » que Friedmann situe, dans son analyse, comme un élément contribuant au problème de la monotonie et à la généralisation d'une certaine vie, celle qu'on mène « selon les lignes de moindre résistance » (*ibid.* : 150)¹⁰. La gravité du phénomène se loge au plan de la morale dans la mesure où cette attraction condamne le travailleur dépourvu d'initiative à ne jamais faire l'expérience par lui-même du bienfait d'un travail plus responsable. Le mal engagé est pervers en cela que la dimension du *home* renforce la parcellisation des tâches en piégeant l'individu dans une activité routinière à laquelle il finit par consentir, mais qui aboutit aussi à un *appauvrissement de l'expérience* enclenchant une inexorable « dégradation mentale » (*ibid.* : 334). Au terme de ce détour, la routine se trouve ramenée au niveau d'une inertie du savoir pouvant compromettre la clairvoyance et la responsabilité morale nécessaires à la juste maîtrise du milieu technique et, par extension, du monde moderne. La question est alors pour nous de comprendre quelle grammaire politique et morale soutient et résulte d'une telle vision où la routine, rattachée à l'appauvrissement d'une expérience conduite dans un état somnambulique, est plus profondément reliée à l'idée d'une société minée moralement par le manque de mobilité et le conformisme pathologique de ses membres.

L'engourdissement moral et la chute qui menace

De semblables questions affleurent déjà aux sources de l'économie politique moderne. L'essor industriel permis par la division du travail et le machinisme ne constitue pas uniquement pour elle une louable orientation des sociétés vers la pacification des mœurs permise par l'essor induit des échanges commerciaux. L'économie politique porte aussi au soupçon la spécialisation des tâches dans l'industrie dont certaines implications représentent une menace pour l'ardeur de l'esprit et la qualité des liens civils et moraux. Dès l'*Essai sur l'histoire de la société civile*, Ferguson dresse le portrait d'une société inégale et cloisonnée, souffrant d'une césure béante séparant le manufacturier de l'ouvrier subalterne. Le second

10. Dans un durcissement de cette position, certains sociologues du travail montreront que le syndicalisme ouvrier tend lui-même à s'enfoncer dans un combat privé de réelles ambitions critiques et réformatrices en se polarisant sur des questions de sécurité et de confort au travail.

lâcheté s'est emparée de lui et qu'il se résigne à « un aveu d'impuissance, fuyant l'effort sur lui-même qu'exige son salut »¹³.

Un enjeu d'un autre niveau semble pointer au moment décisif où la mise en question du contrôle de soi dans la routine vient toucher au délicat problème de la déchéance morale du sujet humain. Rapporté à l'enjeu social posé par le développement d'une civilisation technicienne, le problème ne peut plus faire l'économie des conditions de mise en œuvre du capitalisme. Subordonné alors au destin de la propriété des moyens de production, le sort de la routine ne menace plus d'être simplement une volonté s'affaiblissant, ou une lucidité s'éteignant, mais un emprisonnement qui s'opère. Au premier niveau anthropologique d'analyse, où la perte du contrôle de soi (présumée par une première acceptation de la routine) laissait envisager une société inégale et rigidement cloisonnée, succède un second niveau sociologique d'analyse où c'est la dégradation sociale de l'estime de soi qui vient pointer une autre misère morale de l'agir routinier.

Routines (2). Les lésions de l'estime sociale de soi

« Partout où un procédé exige beaucoup de dextérité et une main sûre, on le reuvre au plus tôt des mains de l'ouvrier trop adroit, et souvent enclin à des irrégularités de plusieurs genres pour en charger un mécanisme particulier, dont l'opération automatique est si bien réglée qu'un enfant peut la surveiller » (A. Ure, *The Philosophy of Manufactures*, cité dans Marx : 309).

« Sur le fond des observations que nous venons d'esquisser, une question s'impose et s'est de plus en plus nettement imposée à mon esprit au cours de mon voyage : que devient ce que nous appelons en Europe « l'habileté professionnelle » dans la production de masse américaine ? » (Friedmann, 1950 : 176).

« La fabrication de série, telle qu'elle se développe aux U.S.A. (et mutatis mutandis en Europe) porte en elle de gros dangers. La spécialisation des professionnels, formés dans le moule standardisé des tâches parcellaires, accentue précieusement et le déclin des métiers globaux, fondés sur une culture technique et la hétérogénéité de l'achèvement d'un produit. » (Friedmann, 1950 : 190).

La routine comme conduite machinale et stéréotypée

Tout en laissant percer un autre langage descriptif, un second registre d'inquiétude touchant à la routine va nous permettre de la dissocier de la conduite sonnambulique. Il dégagera pour finir un autre corps de problématiques et d'enjeux. Dans ce second cas de figure, l'opération de qualification du geste routinier s'opère au contact d'une réalité sensiblement différente. Il s'y joue à nouveau un processus qui aboutit au malheur commun, mais cette fois-ci, rapporté à l'appauvrissement du monde, comme on entendra plus loin Arendt l'affirmer. La description de la routine s'inscrit alors sur deux niveaux de réalité. À un premier niveau, la routine s'apparente à une *conduite machinale* : le geste technique

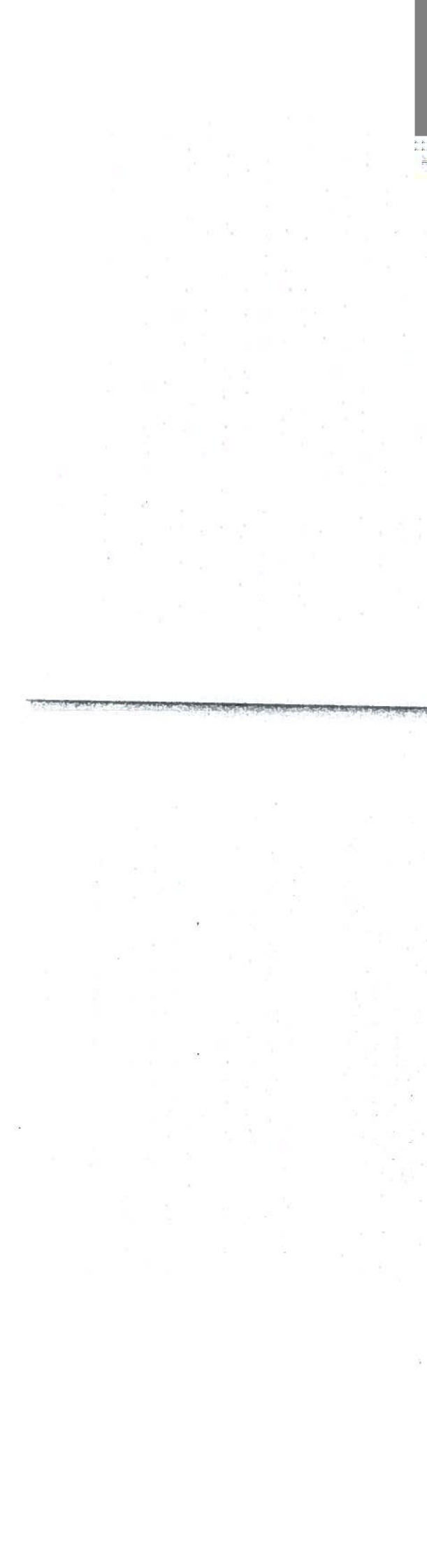
13. Voir respectivement les pages 23, 351 et 178 dans Friedmann, 1970.

L'analyse de Friedmann est encore une fois éclairante sur ce point. Conformément à ce que nous avons démontré dans la partie précédente, il faut d'abord surgir un premier facteur de dépersonnalisation du travail dans le problème de l'inaccessibilité des outils de production au travailleur. En tant qu'ils relèvent d'une parcelle privée et inviolable du capital, ceux-ci n'offrent plus au travailleur qu'un accès éminemment réduit à l'usage et au savoir (tous deux limités à la fonctionnalité de l'outil). Friedmann remarque aussi que l'extension du processus de spécialisation des tâches, couplée à la sophistication croissante des machines, privent aussi l'ouvrier de la possibilité de fabriquer ou de réparer ses outils. Ainsi précise-t-il que « les machines restent la propriété des compagnies qui les produisent, qui utilisent leurs propres outils pour les réparer, déposant les mécaniciens et autre personnels de l'usine d'avoir accès à ces machines, ne serait-ce que pour les réviser » (Friedmann, 1950 : 187). C'est enfin dans l'expropriation de toute puissance imaginative du travailleur que Friedmann, dans la lignée de Marx, semble vouloir dégager le cœur même du malaise. Car précisément, même ce dernier ressort intime de propriété, qui est aussi chez Marx la ressource essentielle de l'expressivité humaine, s'avère soumis, selon lui, à une forme de vol : « nous butons sur un fait capital de l'entrepreneur privé. La firme qui loue le travail d'un homme, loue en même temps son cerveau. Par suite, toute idée concernant la production et le produit, conçue à l'intérieur de ses murs, est sa propriété » (*ibid.* : 271).

Mais, dans la marche de cet argument, un ultime élément finit de liquider la dignité du travailleur. Il amène l'idée qu'au-delà de l'expropriation du savoir et des moyens de production, le travailleur tend à participer de son état de victime en inclinant lui-même à la domination qu'il subit, en faisant montre d'un consentement aveugle à la discipline imposée par un canal oppressif et d'« une passivité étroitement orientée » par « l'emprise du capital », (*ibid.* : 29). La routine représentative alors une sorte de refuge à l'aveuglement, en présentant des atours attrayants (une « aisance psycho-physiologique » - Friedmann, *op. cit.* - ou une forme de « sérénité » - Doray, 1981 -) qui irriguent cette disposition à consentir à l'oppression. Placée dans le contexte d'un rapport de force entre des grandes entités collectives, la routine signe alors une défaite : le « *territoire ouvrier* » est finalement « *cerné*, encadré, *pacifié* » (Friedmann, 1950 : 45). Friedmann peut même déplorer un désastre aboutissant à la déshumanisation généralisée de la grande industrie car « il s'agit de l'immense majorité des individus. Ceux-là sont vaincus » (*ibid.* : 274).

L'humiliation lacérant les fondements de l'estime sociale ouvrière s'expose ici de manière d'autant plus saisissante que la thématique de l'esclavage reparait sous un jour profondément cruel et indignant, sur le versant de l'assentiment à la soumission (ou de la « servitude volontaire »). Qu'importe au fond la source du despotisme et de la propension du mal (impérialisme du capitalisme, débordement technologique ou expansionnisme bureaucratique), la routine se présente comme une figure majeure d'aliénation, dans un sens large qui recouvre une « domination intériorisée » et le saccage outrageux d'une identité fondée sur un patrimoine collectif d'habiletés professionnelles¹⁷.

17. L'expression « domination intériorisée » est empruntée à P. Corcuff dans sa discussion sur les sociologies fondant une critique de la domination (Corcuff, 2000).



dépérissamment de « la pensée individuelle, de l'examen critique et du courage civique » (Friedmann, 1950a : 286). Seul un « apprentissage complet, liant des éléments de culture générale et de culture technique » peut libérer l'individu du carcan imposé par la tâche routinière, « si limitée, uniforme, épuisante, qu'elle ne consigne pas, loin de là, un entraînement aux qualités morales du citoyen » (*ibid.* : 271).

Décclin de la parole résistante et tristesse ouvrière

Il reste que Friedmann analyse l'évolution moderne du travail en regard d'un certain déterminisme technique dont le point d'aboutissement est l'établissement d'un rapport *apolitique* entre le travailleur et son nouveau milieu organisationnel et technique. Ce rapport voit prédominer l'existence du geste routinier et l'accoutumance à la tâche parcellaire et répétitive. Friedmann dramatisait même la question de l'accoutumance en pointant que le type d'intégration à l'entreprise qui en dépend ne peut pas être participatif, qu'elle reste une modalité d'appartenance déconnectée des enjeux organisationnels et qu'elle finit par laisser dominer chez le travailleur un « sentiment d'étrangeté » relatif à son propre environnement de travail (Friedmann, 1950a : 334).

Friedmann convoque au moins deux registres de la parole afin de dresser son inquiétude sur plusieurs niveaux. Tout d'abord, il déplore l'éloignement d'un modèle de chaîne dite « sociale », où la conversation ordinaire reste permise, au bénéfice d'une forme d'harmonie affective et mentale (1950a : 255)¹⁹. Mais c'est manifestement au niveau du défaut de participation et de négociation dans l'organisation qu'il pointe la plus haute violence relative à la « fermeture du langage » (Ricoeur, 2001b). L'absence de recours au verbe dans le travail d'exécution accoutumée finit par miner toute conscience politique active ; la routine s'accoutume de la résignation à pouvoir s'exprimer, elle conduit au glissement progressif dans le mutisme²⁰. Non seulement l'amorce de toute participation ouvrière à la rationalisation est compromise, mais au-delà, la proportion de ceux qui peuvent résister à ce régime de l'accoutumance s'avère être tragiquement faible : « ces faits, conclut Friedmann, constituent un grave danger pour l'émancipation et la dignité des ouvriers de la grande industrie » (*ibid.* : 333).

Le malaise de la civilisation technicienne, dont le sociologue se fait le témoin, connaît ainsi un apogée au niveau politique de l'organisation du travail. Son *topos* classique sur la monotonie de la tâche routinière peut alors se joindre à la sentence qu'il emprunte à Navel et selon laquelle « il y a une tristesse ouvrière dont on ne guérit que par la participation politique » (*ibid.* : 284). Par un geste

19. Friedmann avance ainsi une conception classique de l'analyse du langage au travail où celui-ci est d'abord entrevu sous l'angle de la « parole prosocrite ». Sa démarche annonce aussi un courant Teiger, 1995).

20. Friedmann distingue toutefois un *mutisme intentionnel*, qui demeure une forme de résistance ouvrière, de la *déposition au mutisme* acquise dans l'expérience du travail routinier. Cette dernière résistance, que Friedmann juge toutefois très minoritaire, est un « refus de libérer un potentiel professionnel » et une « abstention volontaire de penser » par mesure de conscience (*ibid.* : 334). Toutefois, selon lui, ces deux formes consacrent la défaite du dialogue et par là l'évanouissement d'une possible « réforme sociale » dans « l'intérêt des masses ouvrières » (*ibid.*).

pour ainsi dire durkheimien, il associe, par l'opérateur de la monotonie, la dimension du social avec celle du moral : le travailleur finit par être plongé dans une mélancolie individuelle qui se transpose dans une asthénie collective, un déliement du lien social et finalement, une impossible intégration totale à la société du machinisme industriel. Sa ligne de pensée se retrouve aussi, symétriquement, dans une note importante d'*Où va le travail humain*. Il y énonce, d'une manière très engagée, les conditions d'une intégration pleine et solidaire de l'homme à son milieu technique. Ces conditions supposent un ouvrier qui, selon ses mots : « à sa machine, reste un militant ». Aussi appuie-t-il sa démonstration en donnant le témoignage des expériences « communautaires » qui se sont multipliées après la Libération, où « l'ouvrier participe réellement à la gestion et sait pourquoi et pour qui il augmente son rendement (...) et où l'intégration peut être alors pleinement obtenue » (*ibid.* : 335).

3. LA ROUTINE ET LE PROBLÈME CAPACITAIRE

La routine comme faille du capitalisme industriel

Que la revendication d'autogestion soit un point auquel aboutit une critique de la routine finit d'exprimer ce que réclame en creux l'anthropologie capacitaire au fondement de la notion de travail chez Marx, dont on a supposé l'influence sur les courants majoritairement humanistes et/ou critiques de la sociologie du travail. Elle indique, dans la continuité des deux premiers niveaux d'examen critique visant la routine, l'un sur la chute du contrôle de soi qu'elle provoque et son déficit supposé d'autonomie, l'autre sur l'expropriation de ce qu'elle met en œuvre et son excès supposé de discipline, que l'état d'ineffabilité auquel le geste routinier conduit s'oppose à toute participation active à la production. L'anthropologie capacitaire de Marx est conformée pour soutenir l'idéal de dignité relevant d'une cité communiste où s'épanouissent la singularité des talents créatifs et la polyvalence des individus au travail (Dumont, 1985), elle concourt en profondeur à la mise en perspective de la reconstruction d'un espace consacré par la liberté d'expression.

Bien que Marx place le modèle de cette cité hors la nécessité de principes d'équivalence entre les hommes, soit, de morale et de justice, les conséquences de son idéal n'apparaissent pourtant qu'à la lumière de son opération critique dirigée à l'encontre des injustices du monde capitaliste dans sa composante industrielle et marchande (Boltanski, 1990 : 204-212). Il y a bien chez Marx, fût-ce derrière un lexique anti-moraliste qui tente d'éviter le registre topique de la justice (Hoarau, 2004), une théorie de la justice dont la particularité a été mise au jour par Elster (Elster, 1986 ; Boltanski, *ibid.*)²¹. La déconsidération tant de la juste rétribution que de la pleine réalisation du travail (renvoyant à un « besoin d'activité créatrice »), sont les maux prééminents qui émanent du système industriel capitaliste. Mais pour que la perspective ouverte par l'anthropologie capacitaire de Marx permette de révéler ces injustices, encore fallait-il identifier la

21. Ce lexique reste polarisé d'un côté sur l'idée d'incongruité, de l'autre sur l'idée de force, les deux pôles donnant un appui descriptif à la thèse de la dépossession dérivant du rapport d'exploitation.

La routine dans le « tournant interprétatif » des sciences sociales

Il n'est donc pas surprenant que ces faisceaux d'affirmation et de reconnaissance de la personne soient mobilisés par les mouvements critiques des années 70, puis dans le discours de management des années 90 (Boltanski & Chiapello, *op. cit.*). Mais si l'idéal d'une rupture des routines du travail traverse alors ces courants (*ibid.* : 258), il se mêle à cela un travail de rehaussement du concept même de routine permis notamment par une percée, initiée à la fin des années 80, des approches sociologiques de l'action (Pharo & Quéré, 1990). Loin d'être rabatue sur des perspectives critiques où elle représente un principe despotique de gouvernement de l'action, la routine s'affirme alors comme une composante possible de cette action, un facteur de son émergence, voire un élément de sa singularité.

Pour une part, le texte qu'A. Strauss consacre à la routine éclaire très directement cette évolution qui la place en deçà de sa perversion despotique pour l'amener jusqu'au niveau de l'action innovante. L'axe de reconnaissance que soutient la routine repose sur l'idée qu'elle se présente en fait comme une solution à des problèmes antérieurs et comme un « tremplin pour des actions nouvelles importantes » (Strauss, 1994). Elle transforme la perception et fonde des valeurs pour redéfinir l'équilibre ou l'ordre des coordinations interhumaines, tout en inclinant à devenir « un procédé standard opérationnel » dont la « charge symbolique peut perdre de sa force et de son aura » dès qu'un « public informé et intéressé » en estime négativement la signification et les produits (*ibid.*). La routine, quand elle ne sombre pas dans un « trop grand attachement aux automatismes », se transforme alors en créativité puis en innovation capable de se charger d'un symbolisme et de paraître alors comme un « style » dont la justesse pourra faire l'objet de « vives discussions » (*ibid.*). A. Strauss insère aussi la routine dans une analyse de l'interprétation de l'action. Qu'elle soit entendue comme une orientation coercitive et oppressive n'est plus qu'un sens qu'elle peut prendre parmi d'autres et qui se divulgue dans une certaine situation d'interaction. Et c'est finalement au prix d'un tel mouvement, celui qu'esquisse plus généralement le « tournant interprétatif » des sciences sociales (Thévenot, 1995), qu'il est désormais possible de reconnaître quelques formes de bienfaits rattachés à la conduite routinière.

Les approches françaises de sociologie du travail des vingt dernières années, imprégnées des idées critiques concernant la civilisation technicienne et la division scientifique du travail, mais renouvelée par la problématique de la flexibilité organisationnelle et l'analyse des compétences mobilisées dans l'action, ont aussi pointé l'existence de ces bienfaits. Le halo d'inquiétude qui cerne la notion de routine en fut partiellement dissipé. Mais ce déplacement vers un apaisement a demandé un mouvement violent par lequel l'identification des logiques de la régularité fondant l'approche sociologique prédominante du geste technique routinier a dû s'inverser dans une herméneutique de l'action où la routine s'envoie comme sens et compétence impliqués dans un ajustement continu au monde. Ce déplacement a été d'autant plus notable qu'accompagnant un vaste mouvement de tertiarisation des activités, la disponibilité attentionnelle du travailleur s'est déplacée sensiblement de la prescription de la tâche vers le service au client, le contrôle en périphérie du système productif ou la surveillance sur

